

# ***La Débâcle, roman contestataire?***

**Francis LACOSTE**  
**Université Bordeaux-Montaigne**

## **ABSTRACT**

*In 1892, Zola published *La Débâcle*, evoking the 1870 War and the Commune in a rather conformist way. While the Imperial government and the political factions of the right and the center are not caricatured, the insurrection is vigorously denounced through the representation of the uprooted “intellectual” character Maurice, in all senses the opposite of the patriotic peasant Jean. But this Manichean view of History can be explained by the political context: in 1892, the political right no longer constitutes a threat to M. Thiers’s conservative Republic; and the new government, burdened with preparing the Revanche against Germany, needs to protect itself against Jean Jaurès’s socialists, who are making gains during the elections, and against the anarchists, who are orchestrating spectacular attacks in Paris. Like most contemporary writers, Zola denounces revolutionary violence he does not understand and justifies repression. Nevertheless, not long after, the Dreyfus Affair will lead him to call into question his former ideology and defend, in the name of universal values, the individual against the arbitrary nature of power.*

## **RÉSUMÉ**

*En 1892, Zola publie *La Débâcle*, où il évoque la guerre de 1870 et la Commune de manière assez conformiste. Si le régime impérial et les forces politiques de droite et du centre ne sont pas caricaturés, l’insurrection est vigoureusement dénoncée à travers le personnage de l’“intellectuel” déraciné Maurice, en tous points opposé à son ami le paysan patriote Jean. Mais ce traitement manichéen de l’Histoire s’explique par le contexte politique: en 1892, la droite ne constitue plus une menace pour la République conservatrice de M. Thiers et le nouveau régime, chargé de préparer la revanche contre l’Allemagne, doit être défendu contre les socialistes de Jaurès qui progressent lors des élections et les anarchistes qui commettent des attentats spectaculaires. Comme la plupart des écrivains de son temps, Zola dénonce la violence révolutionnaire qu’il ne comprend pas et justifie la répression. Cependant, peu après, l’affaire Dreyfus le conduira à remettre en question son idéologie et à défendre, au nom des valeurs universelles, l’individu contre l’arbitraire du pouvoir.*

On a parfois vu en Zola un romancier contestataire, pourfendeur du Second Empire considéré comme une époque “de folie et de honte”<sup>1</sup> contempteur de la bourgeoisie, dénonciateur des injustices sociales. Or la lecture des œuvres, en particulier des *Rougon-Macquart*, permet de nuancer cette conception quelque peu scolaire. Ainsi Aimé Guedj, s’appuyant sur l’ensemble des romans, mais surtout sur *Germinal*, a-t-il montré que, dans une perspective marxiste, on peut considérer Zola comme “un bourgeois conservateur que la révolution effraie.”<sup>2</sup> On

---

<sup>1</sup> Préface de Zola à *La Fortune des Rougon*, 1er juillet 1871, in Émile Zola, *La Fortune de Rougon* (Paris: Gallimard, 1981) 24.

<sup>2</sup> Aimé Guedj, “Les révolutionnaires de Zola,” *Les Cahiers naturalistes* 36 (1968):123-37.

pourrait poursuivre cette analyse en étudiant *La Débâcle*,<sup>3</sup> roman qui a pour cadre la guerre de 1870 et la Commune, et qui, à travers l'opposition entre le Versaillais Jean et son ami le communard Maurice, révèle la complexité des rapports de l'écrivain avec la politique et la société.<sup>4</sup> Cette œuvre, pour laquelle Zola a réuni une documentation impressionnante, est publiée en 1892. À ce moment, l'auteur, considéré comme le maître naturaliste, aspire à une reconnaissance plus large.<sup>5</sup> Mais le roman a dérouté lecteurs et critiques et, lors de la publication, la plupart des commentateurs se sont intéressés à des questions d'esthétique. On peut donc s'interroger sur le caractère "contestataire" de *La Débâcle*. L'évocation de l'Empire, en particulier de Napoléon III, est assez nuancée, tandis que l'image de la République paraît un peu ambiguë et que la critique de la Commune est assez violente, voire injuste:<sup>6</sup> Zola apparaît bien comme un modéré.

Quand l'écrivain publie son roman, des critiques s'attachent à comparer le récit avec la "réalité" historique de la guerre: "Quelques articles vont, surtout, relever les inexactitudes, les erreurs sur l'utilisation du vocabulaire militaire ou dans la description des costumes des officiers et des soldats."<sup>7</sup> Pour ce faire, on privilégie les témoignages des combattants, et *Le Figaro* publie même le récit d'un capitaine bavarois (612). On semble alors oublier que vingt années séparent les faits de leur représentation et que, dans un roman, le passé est toujours vu à la lumière du présent. Il serait donc préférable de se demander dans quelle mesure la fiction est déterminée par le contexte politique au moment de la rédaction.

Opposant irréductible à un régime dont il avait prévu la chute, Zola a ridiculisé l'Empereur dans les *Contes à Ninon* en 1864.<sup>8</sup> Il a dénoncé "la fête impériale" dans ses articles du *Rappel* et de *La Cloche* en 1870, et après la défaite, il a exprimé ouvertement sa haine du tyran: "Quand l'homme du 2 décembre a glissé dans le sang, la France ne lui devait qu'une pelletée de terre, et nous pouvions croire que pas un de ses enfants ne donnerait un regret à cet homme."<sup>9</sup> Mais dans *La Débâcle*, l'Empereur, gravement malade, apparaît comme un homme sensible, pour qui on éprouve de la compassion, qui se montre courageux et tente de rassurer son armée en se fardant (214).<sup>10</sup>

Selon Raoul Girardet, "l'Empereur autrefois tant détesté [...] prend soudainement ici une sorte de grandeur macabre, morne, soumis au destin, les yeux troubles noyés d'eau [...]" (9). Personnage shakespearien qui ne parvient pas à effacer la "tache" du crime, il est victime

<sup>3</sup> Émile Zola, *La Débâcle* (Paris: Gallimard, 1984). Préface de Raoul Girardet, 7-18; texte, 21-582; dossier par Henri Mitterrand, 585-663. Les indications de page entre parenthèses renvoient à cette édition.

<sup>4</sup> Dans une lettre du 16 janvier 1892, Zola fait part de son intention de "tout mettre" dans son roman. Voir Nicholas White, "Zola's 'champ limité de la réalisation,' *La Débâcle* and the Commune," *Nineteenth-Century French Studies* 49.3-4 (2021): 477-98. 477.

<sup>5</sup> À vingt-cinq reprises, Zola présente en vain sa candidature à l'Académie Française. Voir Francis Lacoste, "Zola et l'Académie," *Excavatio* 6-7 (1995): 210-29.

<sup>6</sup> Voir notamment Roger Ripoll, "Zola et les communards," *Europe* (avril-mai 1968):16-26; et Paul Lidsky, *Les Écrivains contre la Commune* [Maspéro, 1970] (Paris: La Découverte, 1999).

<sup>7</sup> Émile Zola, *Œuvres complètes*, vol. 15 (Paris: Nouveau Monde Éditions, 2007) 16.

<sup>8</sup> Voir "Aventures du grand Sidoine et du petit Médéric," in *Contes à Ninon*, Émile Zola, *Œuvres complètes*, vol.1 (Paris: Nouveau Monde Éditions, 2002) 277-350.

<sup>9</sup> Émile Zola, "La Restauration napoléonienne," *La Vraie République*. 19 novembre 1870, in *Œuvres complètes*, vol. 4 (Paris: Nouveau Monde Éditions, 2003) 303-05. 305.

<sup>10</sup> Zola tenait à ce détail, historiquement non attesté, et qui suscita une violente polémique. Bernadette C. Lintz le relie à l'intertextualité Zola/Hugo. Si l'écrivain naturaliste souhaite prendre ses distances par rapport à un écrivain qu'il a adulé pendant sa jeunesse en donnant à l'Empereur une dimension humaine et pathétique, il reprend néanmoins les thèmes et motifs de la poésie du maître ("les figures du sang, du borbier, du cloaque, de la fange, de l'ordure et du fumier" [618]). La critique considère que *La Débâcle* est un roman "expiatoire" (615) qui rend hommage "à la prescience de la vision hugolienne" (621). Mais c'est "une pratique scripturale aux antipodes de celle que Zola prônait dans *Le Roman expérimental*" (622). Bernadette C. Lintz, "l'Empereur fardé. Napoléon III des *Châtiments* à *La Débâcle*," *Nineteenth-Century French Studies* 5. 3-4 (2007): 610-27.

de l'Impératrice qui s'oppose énergiquement à son retour à Paris car elle souhaite prendre le pouvoir afin que son fils Louis-Napoléon puisse régner (127). Ce traitement assez indulgent de l'Empereur déchu s'explique aisément par le contexte historique. En 1892, après la mort de Badinguet et du Prince Jérôme-Napoléon, tout retour à l'Empire devient impossible, et les rares bonapartistes se fondent dans la droite.

Pour ce qui concerne le déroulement de la guerre, et en particulier le désastre de Sedan, Zola reçoit des soutiens inattendus. Henri Mitterand note que

plusieurs critiques – Anatole France,<sup>11</sup> Georges Pellissier, Gaston Deschamps – louèrent Zola de n'avoir rien caché des stupidités et des cruautés de la guerre, et d'avoir montré la même “puissance d'évocation,” la même “vigueur de touche,” le même “don d'animer et de faire mouvoir les vastes masses” que dans *Germinal*. (610)

Le roman montre le courage des soldats et la lourde responsabilité de généraux incompetents qui conduit à une “confusion inexprimable” (30). L'auteur stigmatise la trahison de Bazaine qui livre Metz aux Prussiens par calcul politique (467-68) et il confirme la réputation de Mac-Mahon, qu'il juge être un “serin” (76). Toutefois, ce dernier, blessé à deux reprises et ne manquant pas de bravoure, apparaît assez peu dans le texte et semble épargné par l'écrivain.<sup>12</sup> C'est qu'en 1892 le chantre de l'Ordre Moral est âgé, et que suite tant à sa démission en 1879, qu'à la mort du Comte de Chambord en 1883 et à l'exil du comte de Paris en 1886, la perspective de restauration monarchique s'éloigne. Quant aux bonapartistes, ils sont eux-mêmes divisés entre partisans des deux princes. Les républicains, qui ont surmonté la crise boulangiste, progressent donc lors des élections, si bien qu'en 1893, l'Assemblée de 581 députés ne compte que 63 représentants de la droite: la République devient le régime légitime du pays.

En politique comme en littérature, Zola reste un “naturaliste” qui s'attache aux faits et refuse la légende romantique d'une armée invincible.<sup>13</sup> Patriote, il ne dénonce pas la guerre (contrairement à ce qu'il avait fait dans *Les Soirées de Médan*) mais il considère qu'il faut tirer les leçons de la défaite. Christophe Reffait montre que ce patriotisme se traduit essentiellement par deux métaphores: la germination (liée au mythe de la “conscriptio miraculeuse,” en souvenir de Valmy) et l'amputation (référence aux provinces perdues).<sup>14</sup> Aussi selon Kristof Haavik, la nécessité de la revanche est-elle inscrite dans l'intrigue.

Le triangle amoureux que forment l'Alsacienne Silvine, le soldat Honoré (mort au combat) et le Prussien Goliath qui a eu un enfant, le petit Charlot, avec Silvine, est tout à fait symbolique. Fidèles à Honoré, Silvine et son fils rejettent Goliath, qui sera égorgé comme un cochon par les francs-tireurs: “Silvine représente donc, du point de vue symbolique, l'Alsace-Lorraine que se déchirent deux ennemis, mais qui veut appartenir à la France.”<sup>15</sup> Mais on peut louer Zola de ne pas avoir donné de l'adversaire une vision trop caricaturale. À partir d'une comparaison avec Verne et Barrès, Carolyn Snipes-Hoyt a noté que s'il utilise parfois des

<sup>11</sup> On sait qu'Anatole France avait violemment critiqué *La Terre*, qu'il considérait comme “les *Géorgiques* de l'ordure.” *Le Temps* 28 août 1887.

<sup>12</sup> On pense, *a contrario*, à la manière dont le Maréchal est traité dans la *Correspondance* de Flaubert: “Le Bayard des temps modernes, cet homme illustre par les piles qu'il a reçues, est l'objet de la réprobation universelle” (lettre à Zola du 5 octobre 1877). Gustave Flaubert, *Correspondance*, vol. 5, éd. Jean Bruneau et Yvan Leclerc (Paris: Gallimard, 2007) 307.

<sup>13</sup> Sylvie Thorel-Cailleteau montre que le désarroi de l'armée et l'effacement de tout pouvoir font de *La Débâcle* un “livre sur rien” et justifient l'esthétique naturaliste. “À propos de *La Débâcle*,” *Les Cahiers naturalistes* 67 (1993): 57-62. 59-61.

<sup>14</sup> Christophe Reffait, “La renaissance de la nation selon *La Débâcle* d'Émile Zola,” *Dix-Neuf* 6 (2006) 42-54. 50.

<sup>15</sup> Kristof Haavik, “Le cheval assassiné: Augures dans *La Débâcle*,” *Excavatio* 19.1-2 (2004): 89-99. 96.

stéréotypes (en particulier dans la description des “cochons de Prussiens”), Zola montre, dans un contexte chaotique de guerre, la confusion des frontières, des dialectes ou des identités, révélant ainsi les traits communs à tous les hommes, en particulier la fascination pour la violence: “While Zola has recourse to similar and otherwise prevalent stereotyping, his deliberate misuse of these forms breaks up and confounds the dichotomous opposition of the two peoples, revealing mechanisms in human nature that revert to observable behaviours in the animal kingdom in accordance with his naturalistic programme.”<sup>16</sup>

Cependant, la critique – surtout conservatrice – n’est pas convaincue par le patriotisme de Zola. Au critique de Vogüé qui, dans la *Revue des Deux Mondes*, lui reprochait d’avoir avili l’armée et ignoré la résistance héroïque de la France, l’écrivain répond:

En écrivant ce livre, je crois avoir fait œuvre de moraliste et de patriote. [...] J’ai la satisfaction et la conviction d’avoir écrit un livre fait pour hausser l’âme de nos soldats; c’est un livre de courage et de relèvement, un livre maintenant la nécessité de la revanche. J’ai envisagé la guerre telle qu’elle est, avec ses cruautés, ses hideurs, ses charniers ensanglantés, ses épouvantes, ses privations, et je crie aux peuples: “Voyez la guerre, la voilà!” C’est une leçon philosophique en même temps qu’un secret encouragement pour l’avenir. Ceux qui ne l’ont pas compris ne l’ont pas voulu comprendre, peut-être. (612)<sup>17</sup>

Selon Michael Lastinger,<sup>18</sup> le succès du roman n’est donc pas dû seulement à la dénonciation du pouvoir politique et de la hiérarchie militaire. Zola regarde l’avenir; son texte prend une dimension prophétique et se propose de refonder la nation afin de préparer la revanche. Aussi se termine-t-il par cette image symbolique: “Jean, le plus humble et le plus douloureux, s’en alla, marchant à l’avenir, à la grande et rude besogne de toute une France à refaire” (582).

Si en 1892, la droite n’est plus à craindre, et qu’il faut consolider la République, l’on remarque que dans sa campagne du *Figaro* de 1880-1881 (campagne reprise en 1895-1896), Zola n’est guère tendre avec le personnel politique du nouveau régime. À ce propos, Henri Mitterand se demande qui est le dindon de la farce:

Lequel trompe l’autre? *Le Figaro*, utilisant l’artillerie zolienne pour démolir un régime que la bourgeoisie cléricale redoute et déteste, ou Zola, utilisant la puissance de diffusion du *Figaro* pour enseigner au pays, et jusque dans les rangs ennemis, la République telle qu’il la conçoit, unie et non pas déchirée (“les trente-six républiques”), lucide et non pas illusionniste, honnête et non pas affairiste ?<sup>19</sup>

Appelant de ses vœux une “République des supériorités,” Zola dénonçait les intrigues et la médiocrité de députés comme Arthur Ranc, ancien communal, homme insignifiant selon

---

<sup>16</sup> Carolyn Snipes-Hoyt, “The Victorious ‘Other’ as Stereotype in *La Débâcle* by Émile Zola,” in *Re-Reading Zola and Worldwide Naturalism: Miscellanies in Honour of Anna Gural-Migdal*, eds. Carolyn Snipes-Hoyt, Marie-Sophie Armstrong et Riikka Rossi (Newcastle upon Tyne: Cambridge Scholars Publishing, 2013) 192-205. 204.

<sup>17</sup> Cette polémique montre que si le patriotisme de Zola est indiscutable, son appel à la revanche reste assez discret. Sans doute l’écrivain voulait-il éviter les écueils du roman à thèse et marquer sa distance par rapport à Boulanger, le “général Revanche.” Mais surtout, après la publication de *La France juive* par Drumont en 1886 et à la montée de l’antisémitisme dans les années 90, il souhaitait sans doute dénoncer l’utilisation du nationalisme par l’extrême droite.

<sup>18</sup> Michael Lastinger, “The Writing of *La Débâcle*: Émile Zola and the Disaster,” *Excavatio* 1 (1992): 86-87.

<sup>19</sup> Émile Zola, *Correspondance*, vol. 4, éd. B.H. Bakker (Montréal/Paris: Les Presses de l’Université de Montréal/CNRS, 1983) 13.

lui, “seulement très fort à faire croire qu’il est fort.”<sup>20</sup> Il se montrait sévère envers Gambetta, qui devait mourir en 1882, homme du passé enfermé dans sa culture classique, tribun ambitieux et autoritaire: on retrouve ici le “complexe de César” qui caractérise les Républicains, opposés à tout pouvoir fort. Dans *La Débâcle*, Gambetta n’est mentionné que quatre fois, et seulement à travers ses discours: le courage du patriote quittant Paris en ballon pour tenter de sauver la République est ainsi effacé.<sup>21</sup> Mais surtout, la technique narrative va permettre d’éluder la confrontation entre Versaillais et communards. Tandis que 500 pages, écrites en focalisation interne (du point de vue de Maurice ou de Jean), sont consacrées à la bataille de Sedan (août-décembre 1870), une soixantaine seulement se rapportent au siège de Paris et à l’écrasement de la Commune (septembre 1870-mai 1871); la stratégie de Thiers ne se trouve donc pas expliquée. De plus, la responsabilité de ce dernier dans le massacre est atténuée: pour Zola, qui retient surtout l’image d’Épinal du “libérateur du territoire,” l’impitoyable répression était nécessaire à l’établissement de la République, qui est “le régime qui nous divise le moins.”<sup>22</sup> On sait que l’écrivain avait développé cette idée en publiant un grand article nécrologique dans *Le Messager de l’Europe* en octobre 1877: “Le fait est que Thiers a fondé la République en France grâce à sa modération et à son tact politique; peu à peu, il a entraîné tous les esprits libéraux, toute la bourgeoisie orléaniste.”<sup>23</sup> Par ailleurs, Zola se montre reconnaissant envers les républicains qui ont délivré la France de la tutelle cléricale. En effet, le 4 mai 1877, dans un contexte d’Ordre Moral et peu avant l’épreuve de force du 16 mai,<sup>24</sup> Gambetta prononce devant les députés un violent discours dans lequel il dénonce la faiblesse d’un pouvoir court-circuité par les autorités religieuses qui s’adressent directement aux citoyens. Il appelle à résister à ce “mal clérical,” “à cet esprit d’envahissement et de corruption” qui menace l’unité nationale:

Voilà où nous en sommes! Eh bien, sommes-nous véritablement des novateurs quand nous venons vous dire, non pas au nom de nos idées républicaines, – ce serait notre devoir – , non pas au nom de la démocratie française, – ce serait notre mission – , mais au nom des droits imprescriptibles des sociétés qui veulent rester libres et maîtresses d’elles-mêmes, sommes-nous des novateurs quand nous venons dire qu’il est temps de rappeler au respect des lois, et de réintégrer dans la position inférieure et subalterne qu’elles doivent occuper dans notre société les Églises quelles qu’elles soient?<sup>25</sup>

Zola, qui a écrit *La Conquête de Plassans*, n’est pas hostile à ce programme.

---

<sup>20</sup> Émile Zola, “Une campagne,” *Œuvres complètes*, vol. 11 (Paris: Nouveau Monde Éditions, 2005) 699-877. 702.

<sup>21</sup> Plusieurs critiques ont signalé que le roman “parlait peu de Gambetta ou de la naissance de la Troisième République.” Voir, par exemple, Reffait 43.

<sup>22</sup> Discours prononcé à l’Assemblée Nationale le 24 mai 1871. Voir Francis Lacoste, “Zola et Monsieur Thiers,” *Les Cahiers naturalistes* 76 (2002): 313-31. 322. Soucieux toutefois de rassurer les modérés, Thiers prononça le 13 novembre 1871 la phrase célèbre: “La République sera conservatrice ou elle ne sera point.” On sait que Zola reprendra et arrangera cette expression quelques années plus tard, en déclarant: “La République sera naturaliste ou elle ne sera pas” (323, note 62).

<sup>23</sup> “Thiers, fondateur de la troisième République,” in Émile Zola, *Œuvres complètes*, vol. 8 (Paris: Nouveau Monde Éditions, 2004) 670-75. 674. Voir aussi mon article “Zola et Monsieur Thiers.”

<sup>24</sup> “Crise politique lors de laquelle le président Mac-Mahon accula le président du Conseil Jules Simon à la démission et proclama la dissolution de l’Assemblée nationale. [...] [E]lle menaça les débuts de la IIIe République.” *L’Encyclopédie Larousse*: [https://www.larousse.fr/encyclopedie/divers/crise\\_du\\_16\\_mai\\_1877/131137](https://www.larousse.fr/encyclopedie/divers/crise_du_16_mai_1877/131137) [accès le 11.20.2022].

<sup>25</sup> Léon Gambetta, *Discours et plaidoyers choisis* [avec une Notice biographique de Joseph Reinach] (Paris: Bibliothèque-Charpentier, 1909) 228.

Dans *La Débâcle*, les valeurs de la République modérée sont incarnées par le personnage de Jean Macquart – dont on peut se demander s’il représente vraiment un type social puisqu’il est au départ menuisier avant d’être valet de ferme, puis soldat –, qui va incarner le paysan patriote, resté “près de la terre” (576) qu’il défendra énergiquement, ce qui le conduira à exécuter involontairement son ami Maurice. Cet homme sans ambition, qui obéit à ses chefs et sait à peine lire et écrire (453), représente le bon sens car il a poussé “dans la terre du travail et de l’épargne” (537). Selon Zola, il appartient à “la partie saine de la France, la raisonnable, la pondérée, la paysanne” (576). On peut s’interroger sur cette idéologie anti-intellectuelle, nationaliste et militariste, qui exalte les racines et la terre, mais aussi le sang: “[L]e bain de sang était nécessaire [...] au milieu du feu purificateur” (576). N’y aurait-il pas là, paradoxalement, un avant-goût de la doctrine barrésienne qui se répandra au moment de l’affaire Dreyfus, même si chez Zola il n’y a pas trace de culte du chef, de cléricisme ou d’antisémitisme, qui sont des marqueurs de l’idéologie d’extrême droite? Lucienne Frappier-Mazur rappelle que, “chez Barrès, la valeur exclusive accordée à l’autochtonie va de pair avec le refus de l’altérité et des apports de l’extérieur,” ce qui n’est pas le cas chez Zola.<sup>26</sup> On remarquera toutefois que le roman se termine sur un tableau très sombre pour évoquer la situation de Jean:

C’était bien pourtant la fin de tout, un acharnement du destin, un amas de désastres tels, que jamais nation n’en avait subi d’aussi grands: les continuelles défaites, les provinces perdues, les milliards à payer, la plus effroyable des guerres civiles noyée sous le sang, des décombres et des morts à pleins quartiers, plus d’argent, plus d’honneur, tout un monde à reconstruire! Lui-même y laissait son cœur déchiré, Maurice, Henriette, son heureuse vie de demain emportée dans l’orage. (581)

Malgré son peu d’estime pour le personnel politique du régime, Zola défend la République, plutôt celle de Thiers que celle de Gambetta, une attitude qui s’explique aisément. Si depuis 1879 le régime semble bien installé, il a été affaibli par des scandales (celui des décorations en 1887 et celui de Panama en 1891) et par la crise boulangiste de 1888.<sup>27</sup> Mais surtout, les Républicains s’inquiètent du développement des mouvements extrémistes: c’est ainsi que la Ligue des Patriotes fondée par Déroulède est dissoute en 1889. Cependant, l’extrême droite n’est pas le seul danger.

En fait, l’opposition schématique entre Jean et Maurice montre bien que, selon Zola, la principale menace pour la République modérée vient de l’extrême gauche. Dans ses œuvres de jeunesse, le romancier avait tourné en dérision le socialisme utopique; soucieuse du bonheur des animaux, la Reine Primevère décide que tous ses sujets auront le même régime alimentaire (le lait), ce qui conduit à un carnage.<sup>28</sup> Dans *Germinal*, Étienne Lantier, militant dont l’idéologie messianique amalgame socialisme et anarchisme, rêve d’ascension sociale et se sent mal à l’aise dans le peuple qu’il est censé défendre.<sup>29</sup> On voit que Zola, héritier des Lumières, s’oppose à tous les systèmes qui pourraient priver l’homme de sa liberté.

---

<sup>26</sup> Lucienne Frappier Mazur, “La Guerre et l’Idée de Nation: Autour de *La Débâcle* d’Émile Zola (1891-1892),” *Excavatio* 9 (1992):141-48. 147.

<sup>27</sup> Dans ses écrits, Zola évoque très peu Boulanger, ce qui peut paraître étonnant. Cependant, il publie un article dans *Le Figaro* le 29 mars 1888, dans lequel il montre que le général est une “abstraction,” un “fétiche,” qui révèle le goût des Français pour la monarchie: “Boulanger! C’est un pieu surmonté d’un chapeau, un chapeau galonné et empanaché! Pas autre chose. Et le pire, c’est que ce pieu répond à un besoin mal dissimulé de la nation, au besoin d’une domination quelconque: royauté, empire, dictatorial, gambettisme, ou boulangisme,” Émile Zola, *Œuvres complètes*, vol. 13 (Paris: Nouveau Monde Éditions, 2005) 817.

<sup>28</sup> “Aventures du grand Sidoine et du petit Médéric” 339-45.

<sup>29</sup> Voir Gérard Gengembre, *Germinal d’Émile Zola* (Paris: Gallimard, 2005) 125-29.

Pendant la Commune, les articles de Zola publiés dans *La Cloche* et *Le Sémaphore de Marseille*, et qui seront regroupés dans les *Lettres de Versailles et de Paris* (mars-mai 1871),<sup>30</sup> montrent une évolution. Au départ, le journaliste s'efforce d'adopter un point de vue équilibré, et il se sent même parfois plus proche des communards que des Versaillais: "L'histoire jugera d'un mot l'insurrection du 18 mars; mais elle sera plus dure pour le pouvoir régulier, qui, après avoir abandonné Paris, ne sait y rentrer qu'à coups de canon" (6 avril).<sup>31</sup> Mais après la démission des élus modérés et la radicalisation du mouvement, il appelle au massacre des communards lorsque les Versaillais entrent dans Paris: "Que l'œuvre de purification s'accomplisse!" (24 mai).<sup>32</sup> Cependant, effrayé par ce qu'il appellera dans *La Débâcle* une "boucherie" (573), il juge la répression excessive et aveugle: "[I]l serait vraiment temps que chaque exécution soit au moins précédée d'un bout d'instruction sérieuse" (4-5 juin).<sup>33</sup> Dès le mois d'octobre toutefois, Zola demandera l'amnistie, considérant qu'il faut distinguer la foule, qui l'effraie, des individus comme Courbet, pour lesquels il peut éprouver de la compassion.

Ces nuances apparaissent bien moins dans *La Débâcle*. L'épisode insurrectionnel, écrit rapidement, est mal rattaché au reste de l'œuvre, comme l'a remarqué de Vogüé.<sup>34</sup> Zola ne mentionne pas les maladresses de l'Assemblée, qui contribuent au déclenchement de l'insurrection: attribution de la solde des gardes nationaux aux seuls indigents, abrogation du moratoire des loyers, tentative de récupération des canons de Montmartre, choix de Versailles comme siège de l'Assemblée.<sup>35</sup> Zola ne mentionne pas les réformes engagées, en particulier dans le domaine de l'éducation, et il confie à Maurice le rôle d'accusateur de la Commune: "De toutes les réformes sociales qu'elle avait promises, elle n'avait pu en réaliser une seule, et il était certain qu'elle ne laisserait derrière elle aucune œuvre durable" (542). Il est vrai que la Commune n'a pas pu inscrire son action dans le temps, mais les idées qu'elle défend ne paraissent pas aberrantes. C'est ainsi qu'on peut lire dans une Déclaration au Peuple français du 19 avril 1871:

[...] La Commune a le devoir d'affirmer et de déterminer les aspirations et les vœux de la population de Paris; de préciser le caractère du mouvement du 18 mars, incompris, inconnu et calomnié par les hommes politiques qui siègent à Versailles.

Cette fois encore Paris travaille et souffre pour la France entière, dont il prépare, par ses combats et ses sacrifices, la régénération intellectuelle, morale, administrative et économique, la gloire et la prospérité.

Que demande-t-il?

La reconnaissance et la consolidation de la République, seule forme de gouvernement compatible avec les droits du peuple et le développement régulier et libre de la société.

<sup>30</sup> Émile Zola, "Lettres de Versailles et de Paris (I): La Commune (mars-mai 1871)," *Œuvres complètes*, vol. 4 (Paris: Nouveau Monde Éditions, 2003) 399-594.

<sup>31</sup> Émile Zola, "Lettres de Versailles et de Paris" 403.

<sup>32</sup> Émile Zola, "Lettres de Versailles et de Paris" 405.

<sup>33</sup> Émile Zola, "Lettres de Versailles et de Paris" 589.

<sup>34</sup> Vogüé 16.

<sup>35</sup> Jean-Pierre Azéma et Michel Winock, *Les Communards* (Paris: Tempus Perrin, 2021) 43-45.

L'autonomie absolue de la Commune étendue à toutes les localités de la France et assurant à chacune l'intégralité de ses droits et à tout Français le plein exercice de ses facultés et de ses aptitudes, comme homme, citoyen et travailleur.

L'autonomie de la Commune n'aura pour limites que le droit d'autonomie égal pour toutes les autres communes adhérentes au contrat, dont l'association doit assurer l'Unité française. [...]

L'unité politique, telle que la veut Paris, c'est l'association volontaire de toutes les initiatives locales, le concours spontané et libre de toutes les énergies individuelles en vue d'un but commun, le bien-être, la liberté et la sécurité de tous.<sup>36</sup>

Visiblement inspiré par la Déclaration des Droits de l'Homme et du Citoyen, ce texte sur les libertés communales ne renvoie pas l'image terrible que les Versaillais ont donnée de la Commune. Mais celle-ci a été réhabilitée par les historiens contemporains:

Plutôt qu'une collectivisation des propriétés, la Commune voulut mettre en œuvre un projet de république démocratique et sociale, ancré dans les précédentes expériences révolutionnaires et en particulier celle de 1848-1850: elle vota par exemple la séparation de l'Église et de l'État (2 avril) et soutint le développement des chambres syndicales et des coopératives de production, telle celle des mécaniciens. Le projet consistait notamment à mettre en place des fédérations d'associations permettant d'instaurer, par le bas, une république concrète et un "égal échange" entre producteurs et consommateurs.<sup>37</sup>

À la fin de *La Débâcle*, le récit, centré sur la Semaine sanglante, adopte souvent le point de vue de Maurice, qui ne se contente pas de dénoncer l'insurrection mais se livre à une autocritique: "c'est moi qui suis le membre gâté que tu as abattu"(576), dit-il à Jean pour le déculpabiliser. En effet Maurice, antithèse de son ami, est "d'une nervosité de femme" (191): instable (il est "sans fixité aucune" [25]); immature (c'est "un être d'instinct, retourné à l'enfance" [525]); et irrationnel ("Quand tout est fini, ne reste-t-il pas à tenter le miracle?" [530]). Avocat, il ne représente pas le type social du communard et serait plutôt ce qu'on appellera bientôt un "intellectuel." Certes, Zola sait que la classe ouvrière n'était pas absente chez les communards. Mais dans le roman elle est incarnée par un homme ignoble, l'"orateur de cabaret"(61) Chouteau: "C'était le pervertisseur, le mauvais ouvrier de Montmartre, le peintre en bâtiments flâneur et noceur, ayant mal digéré les bouts de discours entendus dans les réunions publiques, mêlant des âneries révoltantes aux grands principes d'égalité et de liberté"(61). L'insurrection parisienne n'est donc pas étudiée sur le plan idéologique, et Roger Ripoll pense que cela tient en particulier au système des personnages: "[Zola] a voulu prendre un personnage conscient des motifs de la lutte, et en conséquence il a choisi un bourgeois, sans voir que par là même la véritable signification de la lutte allait se brouiller."<sup>38</sup> Zola n'analyse pas les contradictions entre "jacobins," socialistes et anarchistes, si bien que l'insurrection apparaît comme "une crise de nervosité malade qui se déclarait, une épidémie fièvre exagérant la peur comme la confiance, lâchant la bête humaine débridée, au moindre souffle"

---

<sup>36</sup> *Le Cri du Peuple* 21 avril 1871. Cité par Eric Cahm, *Politique et société: La France de 1814 à nos jours* (Paris: Flammarion, 1977) 61-63.

<sup>37</sup> Patrick Boucheron, *Histoire mondiale de la France* (Paris: Seuil, 2018) 689.

<sup>38</sup> Ripoll 24.



(523). En 1892, au moment où Zola s'intéressait à l'Académie Française, on peut penser que cette vision des problèmes sociaux n'était pas faite pour déplaire à la docte assemblée...

Ici encore, Zola s'inscrit dans le contexte historique. À partir de 1890, commence un nouveau chapitre, intitulé par Maurice Agulhon "Dix années de République conservatrice: 1889-1899":

Une fois le régime républicain défini et installé, et après qu'il a surmonté en 1889, en contenant la poussée boulangiste, sa première épreuve grave, s'ouvre pour les dirigeants une fin de siècle euphorique et triomphaliste. Alors la République acquiert les caractères d'un pouvoir en place et donc, fatalement, d'un pouvoir conservateur.<sup>39</sup>

Cette période sera marquée par ce que Spuller, héritier de Gambetta, appelle, par un délicat euphémisme, "l'esprit nouveau," c'est-à-dire une politique moins agressive, en particulier contre la droite et le cléricisme. Mais si le régime n'a plus beaucoup d'ennemis chez les conservateurs, la question sociale devient prégnante, comme le montrent, le 1er mai 1891, les événements de Fourmies. Dans cette petite ville industrielle du Nord, les ouvriers manifestent pour obtenir la journée de 8 heures. Le patronat réagit violemment et fait intervenir la troupe: on compte 9 morts, dont un seul adulte, et 33 blessés. L'affaire a un retentissement considérable, et le gouvernement est attaqué par la droite et l'extrême gauche. Pour Maurice Agulhon, Fourmies est un triple symbole: manifestation de la lutte des classes, transformation d'une fête printanière en commémoration socio-politique, et révélation du "retard institutionnel du système de maintien de l'ordre."<sup>40</sup> La même année en novembre, lors d'une élection partielle à Lille, Paul Lafargue, le gendre de Marx, sera élu en triplant le nombre de voix socialistes de 1889.

Dans le Sud de la France, à Carmaux, survient un événement moins tragique, mais tout aussi important. Dans cette commune socialiste, un mineur ayant été élu maire, le patron des houillères refuse de lui accorder un congé pour remplir ses fonctions. Néanmoins, suite à une grève, il finira par céder et démissionnera de son siège de député en 1893: il sera remplacé par Jaurès. Lors de ces élections, une quarantaine de socialistes (de diverses tendances) seront élus.

Brillant orateur, Jaurès contribue à la cause socialiste. Dans un discours célèbre, prononcé le 21 novembre 1893, il montre que si le peuple a obtenu ses droits politiques, grâce à la Révolution et à la République, il demeure encore esclave dans le domaine économique. C'est grâce à la démocratie et à l'instruction laïque qu'il pourra accéder à l'égalité sociale:

Et puis, vous avez fait les lois d'instruction. Dès lors, comment voulez-vous qu'à l'émancipation politique ne vienne pas s'ajouter, pour les travailleurs, l'émancipation sociale quand vous avez décrété et préparé vous-mêmes leur émancipation intellectuelle? Car vous n'avez pas voulu seulement que l'instruction fût universelle et obligatoire... vous avez voulu aussi qu'elle fût laïque, et vous avez bien fait.<sup>41</sup>

Parallèlement, grâce à la loi Waldeck-Rousseau de 1884, les syndicats s'organisent et se regroupent dans des Bourses du travail. La Confédération Générale du Travail est ainsi créée en 1894 et une IIe Internationale naît en 1889. Malgré les rivalités et les divisions, notamment entre réformistes et révolutionnaires, la classe ouvrière prend conscience de son existence et organise des grèves et des manifestations. Mais surtout, les thèses anarchistes se répandent, des

<sup>39</sup> Maurice Agulhon, *La République, I: 1880-1932* (Paris: Hachette Littératures, 1990) 89.

<sup>40</sup> Agulhon 100.

<sup>41</sup> Cité par Jean Carpentier et François Lebrun, *Histoire de France* (Paris: Seuil, 1987) 300. On voit bien ici la différence avec Zola, qui ne prône pas la République sociale.

attentats spectaculaires sont perpétrés (c'est "la propagande par le fait"), et Ravachol est exécuté en 1892, l'année où paraît *La Débâcle*. Le Président Sadi Carnot ayant été victime d'un attentat, les "lois scélérates" sont votées en 1893-1894 pour interdire la propagande anarchiste. Dès lors, le mouvement libertaire, inspiré notamment par Proudhon, s'orientera vers le syndicalisme, où il s'opposera violemment aux militants marxistes.

Dans ce contexte, Zola apparaît certes comme un progressiste, mais se séparant nettement de l'extrême gauche et des anarchistes, il prône un rassemblement des modérés afin de rallier définitivement le peuple à la République. Aux fins de rassurer les paysans qui ont eu peur de la Commune, il n'est pas étonnant que Zola choisisse un soldat-laboureur pour incarner l'avenir du pays. René Rémond note ainsi:

Il y a quelque chose de symbolique et de significatif dans l'échec de toutes les insurrections urbaines à partir de 1848 en France. La dernière révolution réussie est celle de février 1848, antérieure au suffrage universel. Les journées de Juin et la Commune sont écrasées. C'est le signe que désormais le centre de gravité de la vie politique, au moins en France, est passé de la ville à la campagne, que Paris ne peut plus gouverner contre la province, que la population parisienne n'est plus en mesure d'imposer ses volontés à la population rurale.<sup>42</sup>

Jean-Pierre Azéma et Michel Winock expliquent bien le pacte qui a pu se nouer entre la paysannerie et la III<sup>e</sup> République :

Très nombreux, et demeurés très nombreux par les retards de l'industrialisation et l'importance de la petite propriété sauvegardée, les paysans, dans leur majorité, ont constitué la fidèle piétaille de la III<sup>e</sup> République, comme ils avaient été celle du Second Empire. Conquis à la République par les classes urbaines, leur individualisme s'est trouvé accordé à l'idéologie d'un régime suffisamment avancé pour les libérer définitivement des notables, et suffisamment conservateur pour ne pas attenter à la propriété.<sup>43</sup>

Ce conservatisme des paysans est souligné par Ferry dans un discours de 1885. L'orateur, qui loue la conquête des campagnes par les républicains, avertit toutefois les députés: "Vous êtes les témoins des progrès accomplis, mais n'oubliez jamais que, si le suffrage universel des campagnes est entré avec confiance, avec résolution dans la voie républicaine, il y est entré avec ses facultés propres, avec son tempérament circonspect et, pour dire le mot, conservateur." Estimant que ce besoin de stabilité des paysans explique non seulement leur amour de la Révolution, mais aussi leur détachement de la monarchie et du Second Empire, Ferry conclut:

Nous avons conquis le suffrage universel des campagnes: gardons-le bien, ne l'inquiétons pas, ne le laissons pas !...

C'est là une force immense et sur laquelle repose la sécurité de notre société, que cette population de petits propriétaires, si nombreux qu'ils constituent à eux seuls la majorité du nombre dans la nation.

[...] [C]'est, pour notre société, une base solide, et pour la République, une assise en granit que ce suffrage universel des paysans !<sup>44</sup>

---

<sup>42</sup> René Rémond, *Introduction à l'étude de notre temps*, vol. 2. *Le XIX<sup>e</sup> siècle: 1815-1914* (Paris: Seuil, 1974) 154-55.

<sup>43</sup> Jean-Pierre Azéma et Michel Winock, *La Troisième République* (Paris: Hachette, 1978) 132.

<sup>44</sup> Discours de 1885. Voir Cahm 68-69.

Sur le plan idéologique, le choix de Jean comme héros contribuant à la reconstruction de la France à partir de la terre paraît judicieux, car il est conforme à l'idéal de la République conservatrice.<sup>45</sup> Sur le plan économique, il n'en va pas de même. De 1873 à 1895, la France subit les effets d'une grave crise mondiale, qui touche notamment l'agriculture et qui se traduit par une baisse des prix due à la concurrence des pays neufs et à la crise du phylloxéra: entre 1873 et 1894, le revenu paysan baisse de 20%. Le gouvernement réagit et fait appel à Méline, qui avait écrit un ouvrage intitulé *Le Retour à la terre et la surproduction industrielle* (3e édition en 1905) dans lequel il montrait que la France devait se détourner de l'industrie pour se consacrer à l'agriculture... Une politique protectionniste est donc adoptée, qui permet d'atténuer les effets de la dépression mais qui entraînera des conséquences désastreuses à long terme car elle empêche l'agriculture de se moderniser et donne aux ruraux une mentalité d'assistés. Maurice Agulhon souligne ainsi:

La politique de Méline renforce entre le régime et la paysannerie le lien qu'avaient déjà noué les pères fondateurs, mais alors que, sous Gambetta, le ruralisme républicain tendait à arracher les ruraux au conservatisme des notables pour les arrimer à la République, sous Méline, c'est plutôt la République qui tend à arrimer son propre ralentissement politique à l'immobilité rurale conservatrice.<sup>46</sup>

Aussi peut-on sourire lorsqu'à la fin du roman on voit Jean "marchant à l'avenir, à la grande et rude besogne de toute une France à refaire" (582).

Certes, Zola ne peut pas passer pour un écrivain conformiste; dans toute son œuvre, en effet, il accorde une large place au peuple, exposant les maux qui rongent la société et faisant entendre la voix des humbles. Mais en 1892, ses cibles préférées n'offrent plus d'intérêt: l'Empire s'est effondré prématurément, la monarchie en proie à des divisions insurmontables ne peut être restaurée, et à l'heure du Ralliement<sup>47</sup> et des progrès de la laïcité, le cléricisme n'est plus "l'ennemi" qu'il était à l'époque de Gambetta. La Révolution a été célébrée solennellement lors du centenaire, la République est la forme définitive de gouvernement, la Marseillaise est l'hymne national et le 14 juillet la fête nationale. La laïcité triomphe à travers les lois scolaires de Ferry, la loi Naquet sur le divorce, et la suppression des prières publiques lors de la rentrée parlementaire.

Cependant, Zola reste un polémiste, et pour structurer son roman, il prolonge artificiellement le récit de la guerre par celui de la Commune, imaginant une opposition manichéenne entre "l'intellectuel" parisien déraciné, faible, habité par la pulsion de mort, et le patriote représentant la partie de la France "restée le plus près de la terre" (576). La Commune est donc disqualifiée au nom d'une vision biologique, darwinienne, qui évacue l'idéologie. David Baguley souligne ainsi que la mort de Maurice élimine la conscience historique au profit d'une exaltation naturiste:

Comme ailleurs dans les dernières œuvres de Zola, une vision euphorisante vient évacuer à la fin du texte les conflits sociaux et politiques pour assimiler l'histoire à la nature, car déjà l'ordre de la nature (Jean) a aboli le (dés)ordre de l'histoire (Maurice). Avec celui-ci meurt, non seulement un personnage, un communard, un frère ennemi, un *pharmakos*, mais aussi une fonction capitale du livre, son

<sup>45</sup> On pourra cependant remarquer qu'en éliminant Maurice, Zola se prive d'un représentant de ces "couches nouvelles," chères à Gambetta, qui joueront un rôle important sous la IIIe République... et où on trouvera un certain nombre d'"intellectuels."

<sup>46</sup> Agulhon 96.

<sup>47</sup> Le 20 février 1892, dans son encyclique "Au milieu des sollicitudes," le pape Léon XIII invite les catholiques français à accepter la République.

focalisateur, le véhicule de la conscience historique avec sa disponibilité. C'est non seulement la fin de l'histoire, mais la débâcle de l'Histoire même.<sup>48</sup>

Cependant, le pessimisme qui marque la fin du roman – Jean a perdu son meilleur ami et, ne pouvant épouser la sœur de ce dernier, repartira seul, comme dans *La Terre* – ne rend-il pas problématique l'idéologie du personnage?<sup>49</sup>

En rejoignant, dans *La Débâcle*, la quasi-totalité des écrivains de son époque qui, Paul Lidsky l'a montré,<sup>50</sup> sont animés par la haine de la Commune, Zola accompagne l'évolution des forces politiques vers le centre, au nom d'une idéologie conservatrice chère à Monsieur Thiers. Il faudra l'argumentaire dreyfusiste, qui "oppose les valeurs de vérité et de justice à celles d'autorité et d'ordre"<sup>51</sup> pour que l'auteur des *Rougon-Macquart* émerge comme la figure de "l'intellectuel," au nom de valeurs universelles, celles des droits de l'homme, défend l'individu contre les pouvoirs.

---

<sup>48</sup> David Baguley, "La Débâcle et le récit de guerre," chapitre IX dans son livre *Zola et les genres* (Glasgow: Univ. of Glasgow French and German Publications, 1993)102-15. 115. De son côté, Perluigi Pellini note qu'en faisant du paysan un "héros," Zola donne à son œuvre et à son cycle un dénouement mythique et non historique: "[L]a 'semaine sanglante' ne fait pas date dans les annales de l'Histoire, mais dans un système de symboles." Voir son article "'Si je triche un peu': Zola et le roman historique," *Les Cahiers naturalistes* 75 (2001): 7-28. 27.

<sup>49</sup> Sur l'ambiguïté idéologique du roman, voir Sandy Petrey, "La République de *La Débâcle*," *Les Cahiers naturalistes* 54 (1980): 87-95.

<sup>50</sup> Voir le livre de Lidsky, *Les Écrivains contre la Commune*, note no. 6.

<sup>51</sup> Pascal Ory et Jean-François Sirinelli, *Les Intellectuels en France de l'affaire Dreyfus à nos jours* (Paris: Armand Colin, 1992) 18.